



# JOURNAL DE GUIGNOL

ILLUSTRÉ

On reçoit les abonnements :

BUREAU CENTRAL DES JOURNAUX  
RUE TUPIN, 34.

Politique et Hebdomadaire

ABONNEMENTS

	Six mois.	Un an.
Lyon et le Rhône.....	6 fr.	12 fr.
Autres Départements....	8 fr.	15 fr.
Etranger, port en sus.		

Pour la Correspondance :

BOITE A LYON  
RUE DE CONDE, 39.

## Voyage de Guignol en ballon

Eh ben, qu'en disez-vous, les gones, de note grande fête de ballon en Perrache? Y en avait-y de z'amis c'tte fois; c'était pas de frime au moins. Nous nous fessons pas faire de prières pour nous deranger quand y s'agit de reluquer du nouveau. Parguienne, c'est pas de malice à comprendre que nous ons besoin de z'arrécrations pour reposer note caboche des tarabustements que nous ons la semaine à travailler pour donner à chiquer à note carcasse. C'est pas de trop de se reposer un mement. Moi, j'aime ben à sigroller mon battant et à passer ma navette; mais j'aime ben aussi me faire de rigollade pour de bon.

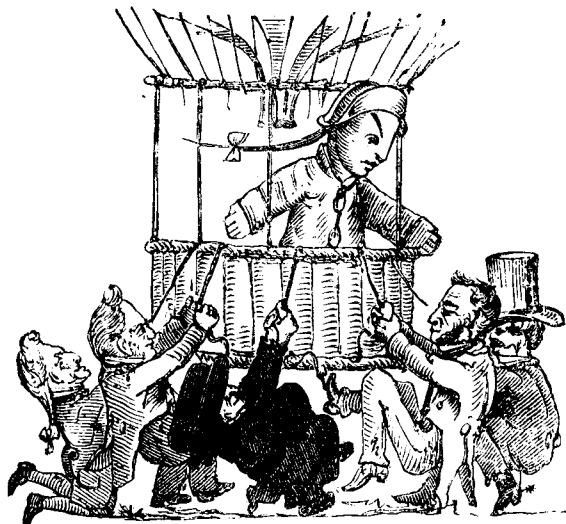
Faut vous dire aussi que je sis pas dans les acontentés du tout; à l'incontraire, j'ai de z'envies de faire faire de moulinets à ma tavelle, quand je pense qu'on nous prive de nos pus belles fêtes yonnaises. Gn'a pas selement une grande fête nationable à Lyon; et quand on pense portant que c'est la ville parmière de toutes les Uropes, et la capitale à tout le monde... C'est toujours nous que fessons les grandes inventions, à preuve que c'est encore nous qu'avons éventé la République de sèpente les parmiers. C'est-y pas vrai, les t'amis? Faut pas qu'y viennent nous dire de blagues, les autres : nous avons conservé un œuf de quarante-vuit; nous l'avons mis couver du depis ce temps là, et il a éclo dans note poulailler. Ah mais voui! moi, je sais mon histoire enceinte et les autes aussi.

J'en sis tout démarcouré quand je pense que l'on ne fait pas pus de cas que ça de la fête de note République. Velà déjà pus de deux mille jours de passés sans qu'on ait pu selement lui donner un petit bouquet de z'aimez-moi et lui faire peter la miaille à la brassée; c'est pas de jeu pourtant, ça. Cependant, dans le temps, quand c'étaient de rois ou de z'empereurs, y manquiont pas de nous faire relicher le museau à tous ces vieux retatinés dans la mi-yout; vous vous en souvenez ben. Aujourd'hui que c'est une chenuse colombe qu'y aurait du goût de lui dire tout ça qu'on pense, gn'a pas mèche de rien lui

détrancanner. Pardi, on a de favette que nous fessons trop de connaissance ensemble. Mais c'est ben fait pour tous ceusse que voudriont nous éloigner d'elle; au pus y nous la cacherront, au pus nous la cajolerons.

C'est ben trop facile à voir que nous ons besoin de note fête habituyelle. Voyez donc tous ces Yonnais que charchent de distraquetances, à preuve que, quand on leur dit : gn'a une fête là, y z'y vont tous à la fois. Et pis, c'est pas le tout; c'est que ça attire le monde que sont dans les avirons et ça fait travailler tous ces pauvres petits negorcians qu'ont tant besoin d'un petit coup d'extrè pour se rattrapper des jours qu'y ne font rien.

Aussi, pisque on donne pas de fête, je sis t'après n'en organiser une. Je vas n'aller en ballon jusque chez le pepa Eternel, lui demander de conseils et savoir quoi y faut faire pour que tous ses petits belins soyent contents et puissent passer le plus doucettelement la vie sus c'tte terre charogneuse où y gn'a tant de bouliguements.

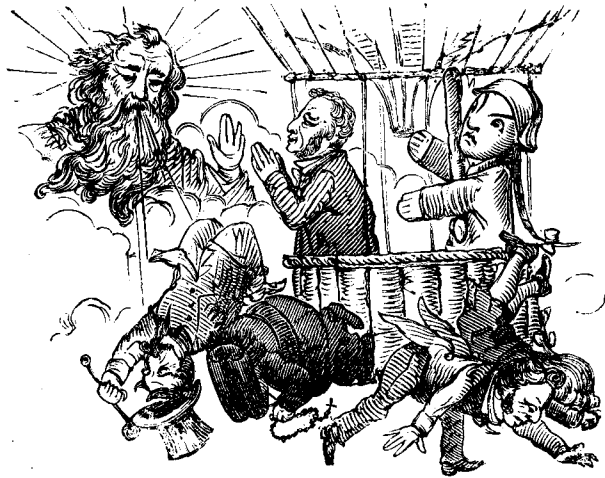


J'ai été charcher de suite le ballon qu'était parti n'en Perrache, et pis j'ai soufflé ben fort dans son ouvarture, que ça l'a fait gonfler tout de suite. C'est pas comme ce brave t'ami Yatt qu'avait fait viendre toute la Compagnie du gaz pour le faire gonfler, même que les gazeux n'ont fait que de semblant. Y la connaissent, eusse; y promettent tout ça qu'on veut; y vous font de chiffres tout de suite; si vous n'y voyez pas clair après, tant pire pour vous. Vous avez ben vu que le ballon y povait pas grimper dans

l'air, et mèmement que ce courageux t'ami Yatt n'a quand même voulu monter, au risque de se casser la margoulette, pacc que y voulait pas passer pour manquer à sa parole. C'est bien, ça, ma vieille! Parmets-moi que je te coque pour tous les Yonnais qui t'auraient ben pardonné tout de même, pacc que y savaient ben que c'était pas de ta faute. Y sont de bons zigues, va, et surtout justes : gn'a que la Compagnie du gaz qu'aurait z'éte responsable; elle a trop de malice dans le ventre, c'tte cancorne-là. C'est comme quand on veut monter une boutique pour gagner sa pauvre petite vie, on va la trouver et lui demander n'avé beaucoup de genuflequetances du gaz pour aclairer son petit commerce. Elle vous répond : « Que voulez-vous? combien avez-vous de bees? y faut me donner de l'argent pour me garantir : cinq francs par bec, que resteront toujours dans note caisse, et dont on vous payera pas les intérêts. » Hein! y la connaissent pour de bon, ces gazeux; ça fait que, de c'tte façon-là, y ramiyent des cent mille battants, et c'est tout pour leur profonde. Oh! ma tavelle, que de bons coups te perds!

Ça fait que, moi, je n'ai pas été si bête; j'ai gonflé mon ballon tout seul. Je n'ai pas putôt été prêt z'à partir, qu'y s'est amené un tas de z'intrigants qu'y ont arapé la nacelle et y z'ont voulu faire le voyage avé moi. Mais je les ai reconnus tout de suite. Oh, c'est toujours les mêmes. Reluquez-les, tous les emmiellants du mement; vous savez ben les Henriquistes, les Bâsiles, les Badingues, et pis Buffet. Gn'a pas eu plan de s'en déplâtrer; y z'ont grimpé n'après et sont montés avé moi. Y m'ont dit qu'y voulaient eusse aussi demander une place au pepa Eternel. Ma fi, quand j'ai vu ça, je sis t'allé charcher note petite colombe de République, et je lui ai fait faire une place avé nous. J'ai alorsse gueulé de tout lâcher. Gn'en a qu'ont mal compris : se sont t'y pas mis à faire de musique que ça m'en avait presque asqueficié. Ah mais, pas de ça, que je disais, ou je cogne. Ah! si vous les aviez vus... Le ballon montait avé tant de force qu'y z'en avaient tous la favette et que nous ons été arrivés dans le ciel tout de suite. C'est là qu'y fallait pus rigoller. Moi, je

voulais ben chahuter de contentement de voir que note voyage avait ben réussi; mais tout d'un coup nous nous trouvons devant le Grand-Pepa que nous attendait, pace que y sait tout, lui. Y se mettent tous à lui espliquer leur affaire; y voulaient tous avoir la grande place du trône. Moi je laissais parler les pus pressés; quand y n'ont aeu feni de jabotter, note Pepa a arregarde tous ces monteurs de blagues et leur z'y a soufflé dessus que ça les a fait débarouler jus-qu'en bas. Quand Buffet n'a vu que c'était à



son tour, y s'est vite mis à genoux; y n'en faisait phelippe, nom de nom. Il demandait pardon; il disait qu'il serait sage, qu'il ferait tout ça que les Français voudriont, et qu'il s'en irait même du Sénacle, s'y fallait. Alorsse, notre grand-pepa lui a pardonné et l'a laissé tranquille pour voir s'y tiendrait ben ça qu'il promettait. Je me sis présenté à mon tour avé ma chenuse Republique, et il nous a de suite tendu ses bras, en nous disant: « Faites votre devoir; pour triompher, il faut braver toutes les peines. Au plus on vous en fera, au mieux vous serez arrécompensés. Allez; la France compte sur vous. »

Ah! les gones, c'est moi qu'étais dans la joye et le bonheur. Je n'aurais pas donné ma place pour tous les louis d'or que sont sus la terre. C'est Buffet que faisait vilain quand il a

vu ça; y n'en était si tellement cavet, qu'y m'en faisait crever de rire.

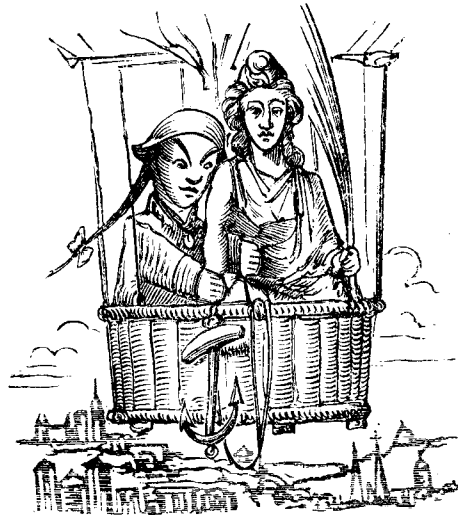
Je me sis mis de suite à redescendre et à faire de manœuvres pour régler le ballon; je tirais la soupape et nous revenions sus Lyon, droit comme de picarlats. Pendant que je n'étais occupé à tout ça, je faisais pas attention à rien autre, quand j'arreluque mon grelu de Buffet que s'était n'assis bien à flanc de la Republique; y commençait à lui faire de discours, de serinades, enfin tout plein de boïmeries. Un mement, je savais pas trop quoi qu'y voulait faire, quand, tout d'un coup, y se met n'à ses genoux et lui fait un tas de z'arias avé de z'yeux que lui sortaient de la caboche. Y lui disait: Je t'aime, mon petit belin, je te veux, viens avé moi; nous conduirons tous les deusse ces benêts de Français. Et pis, y s'est approché un peu plus; il l'a arrapée à la brassée. Il avançait son masque et voulait lui faire mimi à la pincette. Ah! sus ce coup, je n'ai pas pu y tenir. Attends mement, sarpente venimeuse, que je li dis, te veux la petafiner, et, d'un coup de tavelle, je l'envoie rejoindre ceusse qu'étiot montés



avé lui. N'en vela z'un qu'en a du toupet, et dire qu'y sont tous comme ça, ces z'aspirants de rave cuite!

Quand nous ons été debarrassés de ce pil-

landre, nous ons laissé descendre le ballon tout à la doucette. Je me sis mis sus le cœur de note petite meman Republique, jusqu'à tant que nous ons vu poindre le clocher de Forvières, que nous a fait connaître que nous n'étiot arrivés chez nous.



Eh ben! les gones, n'en v'là z'un vrai voyage et que doit ben nous tranquilliser. Faut ben espérer que, c'tte fois, nous pourrons faire la fête de l'anniversaire du Quate-Sèpetembre. On pourra pus nous dire que nous ne sons pas en Republique, pisque tous les vrais Français sont de republicains. Nous ons ben le droit de commander au moins ce que nous voulons; nous payons ben pour ça.

Allons, allons, nous pourrons p'têtre ben la fêter c'tte fois, celle de qui nous espérons tant de choses. Dans aucune fête nationable, on aura mieux employé les bouquets de fleurs et les pétarades d'artifice.

Ben sûr que vous pensez comme moi, te pas, les frangins?

JEAN GUIGNOL.

Lourdes, La Salette, Marie à la Coque, et *tutti quanti*, ne suffisent plus pour la défense des intérêts de l'Eglise, les forces des pèlerins et des pèlerines sont épuisées, le miracle des trois Cailloux n'a obtenu qu'un succès de rire; aussi les cléricaux ont imaginé d'insti-

## RÉPÉTITION GÉNÉRALE

Il y a de cela quelques jours.

La scène se passe à Paris, chez M. Laroche-Joubert, député bonapartiste.

Le théâtre représente un cabinet de travail. Aux murs sont appendus les portraits de l'ex-empereur, de l'ex-impératrice et de l'ex-prince impérial. Sur une table sont étalés les journaux de la faction, tels que l'*Ordre*, le *Pays* et le *Gaulois*.

Le maître de la maison est en conférence avec M. le baron Jérôme David, son collègue à la Chambre, et comme lui ardent bonapartiste.

*M. Laroche-Joubert.* — Mon cher baron, si je vous ai prié de passer chez moi, c'est afin que nous nous entendions sur l'attitude qu'il nous convient de prendre présentement à la Chambre. Le parti bonapartiste — entre nous, nous pouvons l'avouer — perd chaque jour du terrain.

*M. Jérôme David.* — A qui le dites-vous?... Hélas! malgré tout le tapage que nous nous efforçons de faire, soit dans les assemblées, soit dans nos journaux, il est évident que le pays s'éloigne de nous de plus en plus.

*M. Laroche-Joubert.* — Nous comptions beaucoup sur l'élection Buffet pour rétablir nos affaires. Buffet a été nommé, et la situation n'a point changé.

*M. Jérôme David.* — Tout va de mal en pis.

*M. Laroche-Joubert.* — Le jeune Cassagnac avait imaginé une sorte de fusion entre le parti bonapartiste

et le parti clérical. Cette alliance, contraire à toutes les traditions, n'a rien produit.

*M. Jérôme David.* — Pas plus que l'hymen célèbre de la carpe et du lapin. Nous avons été refaits.

*M. Laroche-Joubert.* — Que faire?

*M. Jérôme David.* — Qu'imaginer?

*M. Laroche-Joubert.* — Une idée. Puisque le cléricalisme ne nous a pas réussi, si nous faisons du libéralisme, du libéralisme à outrance?...

*M. Jérôme David.* — Peuh!... Faire concurrence à Plonplon...

*M. Laroche-Joubert.* — D'abord, la concurrence est l'âme du commerce. Et puis, la liberté... le bien-être des classes laborieuses... le progrès... voilà des mots qui, prononcés à la tribune, font un rude effet dans le pays.

*M. Jérôme David.* — Possible. Mais, ces mots, saurons-nous les prononcer avec l'accent voulu?... Et — toujours entre nous — dans notre bouche, un tel langage ne prêtera-t-il pas à rire?

*M. Laroche-Joubert.* — Bast! nous ne serons toujours pas plus ridicules que Cassagnac avec son zèle clérical.

*M. Jérôme David.* — C'est qu'un rôle si nouveau...

*M. Laroche-Joubert.* — Le tout est de l'étudier. Etudions-le.

*M. Jérôme David.* — Soit. Essayons.

*M. Laroche-Joubert.* — Je commence. Mettez-vous là, baron, dans ce fauteuil. Vous serez M. Grévy; vous serez aussi la gauche de l'Assemblée... N'oubliez pas de m'interrompre aux bons endroits... Allons, comme président, donnez-moi la parole.

*M. Jérôme David* (imitant la voix de M. Grévy. — M. Laroche-Joubert a la parole.

*M. Laroche-Joubert* (composant son maintien — de sa voix naturelle.) — Il se fait un silence. Je me lève et jette un regard circulaire sur l'assemblée. Je descends avec dignité les gradins qui me séparent de l'hémicycle et je monte à la tribune. (Il se campe devant la table.) M'y voilà! Un mouvement se produit. J'attends que le silence soit de nouveau complètement rétabli et je commence... (Voix d'orateur très-douce au début et s'échauffant peu à peu.) Messieurs, ce sont les intérêts sacrés de la classe ouvrière que je viens défendre aujourd'hui.

*M. Jérôme David* (se penchant à gauche pour simuler des interruptions.) — Eh bien! voilà du nouveau! (Se penchant à droite.) Très-bien! très-bien! (Reprenant la voix de M. Grévy.) Laissez parler l'orateur.

*M. Laroche-Joubert* (lançant à gauche des regards furieux.) — Le parti bonapartiste a, par ma voix, le droit de parler ainsi. Faut-il rappeler ici ce que l'Empire a fait pour les ouvriers?...

*M. Jérôme David* (de sa voix naturelle.) — O mon ami, ne dites pas cela. On ne manquerait pas de nous jeter à la tête l'histoire de la Ricamarie et bien d'autres encore. Soyez prudent, croyez-moi, restez dans le vague.

*M. Laroche-Joubert* (de sa voix naturelle.) — Vous avez raison. Il me faudrait pourtant une phrase à sensation... Ah! j'y suis... (Reprenant sa voix d'orateur.) Qu'avez-vous fait, ô républicains! pour améliorer le sort des travailleurs?

*M. Jérôme David.* — Parfait. Mais aurez-vous la

tuer dans chaque département une commission d'avocats chargés de défendre les intérêts de l'Eglise, le bureau de contentieux céleste. Dans quelques jours, nous verrons l'avocat *Tunnel*, plaidant une séparation de corps, après avoir exposé les griefs et essuyé la larme qu'il tient toujours en réserve, s'écrier : Maintenant, Messieurs, permettez-moi de prendre la défense des intérêts de l'Eglise, du Syllabus, et des trois Cailloux. Ce nouveau système de plaidoierie ne manquera pas de répandre une douce gaieté.



## PANTINS ET FICELLES

### BAZAINES EN TURQUIE

Au moment de mettre sous presse, nous recevons d'un de nos amis qui habite Constantinople, une lettre pleine de curieux détails, qui ne manqueront pas, croyons-nous, d'intéresser nos lecteurs.

\* \* \*

Constantinople, 26 juin 1876.

Tout ce qu'on a publié dans les journaux français et autres, concernant la présence de Bazaine à Constantinople, est mathématiquement vrai. Bazaine, las de la compagnie de M<sup>me</sup> Montijo mère, est arrivé ici, par une singulière coïncidence, le jour de l'assassinat des ministres. Mourad a fait à cet homme de bien un accueil des plus distingués.

L'ex-commandant en chef de l'armée du Rhin, après avoir passé de longues heures en compagnie du Sultan, s'est retiré avec le grade de généralissime de toutes les forces de terre et de mer à la disposition de la Sublime-Porte. Le Sultan ayant fait observer à l'ex-maréchal,

qui a si bien su conserver la place de Metz aux Allemands, que le nom de Bazaine était celui d'un trop bon chrétien pour le général en chef de l'Islam, le condamné de Trianon a consenti à immoler sur l'autel de l'ambition le nom glorieux qu'il a porté jusqu'ici, pour prendre désormais celui de Kapit-Ul-Pacha, plus convenable pour sa situation.

Le soir même du jour où eut lieu cet événement mémorable, on a vu Mourad se frotter plusieurs fois les mains en clignotant des yeux et donner tous les signes extérieurs par lesquels se trahit la satisfaction d'un homme qui croit avoir fait une fameuse trouvaille.

Cependant la lune ne s'était pas encore levée sur les flots d'argent du Bosphore pour permettre à la sultane de distinguer au loin la silhouette des sycomores et les tièdes vapeurs de la rive asiatique, qu'un homme, aux allures profondément louches et mystérieuses, sautait dans une felouque qui s'éloignait promptement des bords où fleurissent les Osmanlis.

\* \* \*

Cet inconnu n'était autre que l'agent Regnier, si célèbre par les services qu'il a rendus à son pays pendant l'investissement de Metz.

Si l'on eût, comme c'eût été le devoir de tous les représentants du gouvernement français, si l'on eût lancé un vaisseau quelconque à la poursuite de cet intrigant, si l'on eût saisi, arrêté et fouillé, on eût trouvé sur lui, entre la chemise et le gousset du côté gauche, un pli, imprégné de tous les parfums de la trahison, portant cette adresse :

*Mademoiselle Guzman,*  
*Modiste,*

à ARENEMBERG.

Si l'on eût poussé l'indiscrétion jusqu'à rompre le cachet de l'enveloppe, mes renseignements particuliers me permettent de vous affirmer qu'on eût lu ce qui suit :

\* \* \*

« Madame,

« Nous sommes totalement flambés en France. Le peuple français est un composé de gens simples qui ne nous pardonneront jamais de leur avoir fait filouter deux provinces et cinq milliards. Vous n'êtes pas du tout populaire sur les rives de la Seine, et j'aimerais mieux consacrer le reste de mes jours à organiser des loteries de bienfaisance que d'essayer d'aller prendre un bock au café Riche.

« D'ailleurs Rouher est une vieille mâchoire et Casagnac un jeune étourneau qui sont en train de faire de la bouillie pour les chats.

« Voici le plan que j'ai l'honneur de soumettre à Votre Majesté. Mourad V est un cornichon qui s'imagine que je lui suis dévoué. J'ai réussi à me faire donner le commandement de toutes les forces de la Turquie.

« Envoyez-moi immédiatement Loulou, qui ne peut pas passer sa vie à exécuter des bonds d'hyène par les fenêtres. Je le prendrai comme aide de camp... titulaire. Ne craignez rien pour ses jours. Ils seront à l'abri de tout danger. Il n'ira sur le champ de bataille que pour ramasser les balles nécessaires pour compléter la collection qu'il a commencée à Saarbruck.

« Je ne suis pas encore fixé sur le genre de mort que je ferai subir à Mourad, mais je pense d'abord arriver à mes fins, sans m'écarter des principes qui ont été la règle de toute ma vie militaire et politique.

« Mon intention est de n'engager jamais mes troupes à fond, de faire sonner la retraite dès que l'ennemi sera sérieusement inquiété, et d'arriver insensiblement à me faire bloquer dans une place forte suffisamment approvisionnée, pour y passer quelques mois agréables où je m'occuperai plus exclusivement à tailler des banques, au baccarat, et à faire des points de billard.

« Par cette méthode, j'espère rester en peu de temps seul maître du terrain, et conserver intact un nombre de soldats suffisants pour exécuter mes petits desseins.

« Dès que la situation sera suffisamment déblayée, je ferai ranger mes troupes en bataille, et passant sur le front de bandière, je leur présenterai Loulou, qui caracolera à mes côtés, en leur adressant un petit speech conçu à peu près en ces termes :

\* \* \*

« Bachi-Bouzouks...

« Les scrupules des Osmanlis ont toujours perdu la Turquie. Il vous faut maintenant un souverain à poigne.

« Je vous présente le rejeton des Napoléons, le jeune Hahu-Rih.

« Sa mère est cléricale et fort entichée du pape, mais je vous réponds qu'il se baignera dans le sang de rayas, c'est-à-dire des chiens de chrétiens qui vous font la guerre, avec une volupté qui plaira au Prophète, si vous voulez simplement lui confier le pouvoir absolu.

« Jusqu'à présent, ce jeune homme n'a de remarquable, il est vrai, que la longueur de ses oreilles et l'habileté particulière avec laquelle il lance et modère un vélocipède. Mais je vous réponds de ses talents par ceux de sa race. Il a tout ce qu'il faut pour gouverner la Turquie.

« Il est vrai qu'à l'école des *softas* de Wolwich, il

force de dire cela sans rire ? C'est d'un aplomb, quand on songe...

*M. Laroche-Joubert.* — Si je manquais d'aplomb, serais-je des vôtres ?... Mais, là, sérieusement, trouvez-vous que je dise bien, avec l'accent voulu : Qu'avez-vous fait, ô républicains !...

*M. Jérôme David.* — Ce n'est pas encore tout à fait cela. Répétez encore.

*M. Laroche-Joubert.* — Dame, quand on n'a pas l'habitude de s'occuper de l'amélioration du sort des travailleurs... vous comprenez... (Il répète plusieurs fois sa phrase).

*M. Jérôme David.* — Très-bien. Vous y êtes. L'effet est certain... A moi, maintenant.

*M. Laroche-Joubert.* — Vous voulez aussi...

*M. Jérôme David.* — Vous allez entendre. Vous serez... épaté, comme avait coutume de dire notre gracieuse impératrice. (Il se lève.) Prenez le fauteuil, cher collègue, vous serez à votre tour le président et l'Assemblée. Laissez-moi votre place à la tribune.

*M. Laroche-Joubert* (dans le fauteuil, imitant la voix de M. Grévy) — La parole est à M. le baron Jérôme David.

*M. Jérôme David* (composant son maintien). — Je m'avance avec majesté. Je jette un regard de défi du côté où siègent les républicains. Je toussé trois fois. Attention, je commence. (Prenant une voix d'orateur.) Messieurs, on nous a promis une loi municipale. Que fait la Commission chargée d'étudier la loi municipale ?

*M. Laroche-Joubert.* — Excellent début !

*M. Jérôme David.* — Comment... excellent début. Qui se permet de m'interrompre ?

*M. Laroche-Joubert.* — Mais non, baron, personne ne vous interrompt. C'est moi qui...

*M. Jérôme David.* — Ah ! très-bien, je croyais répondre à une interruption. Nuancez mieux votre voix, je vous prie... Il continue. (Voix d'orateur.) Cette loi, le pays l'attend avec impatience; il est grand temps qu'on la lui donne.

*M. Laroche-Joubert* (simulant des interruptions partant de la gauche de l'Assemblée). — Le pays a raison d'être impatient, mais ce n'est pas à vous, bonapartistes, de faire, en cette occasion surtout, connaître ses volontés. — L'Empire a confisqué, pendant toute son existence, toutes les libertés municipales. — Lorsqu'on a attendu vingt ans, quelques jours de plus sont peu de chose.

*M. Jérôme David* (de sa voix naturelle). — Ma foi, à ces interruptions-là, je serais bien embarrassé de répondre. Bah ! je crierai plus fort; voilà tout. (De sa voix d'orateur et criant à pleins poumons). La loi municipale, il nous la faut tout de suite, sur l'heure, à l'instant. Notre libéralisme l'exige impérieusement...

*M. Laroche-Joubert* (voix naturelle). — Ah ca, mais, est-ce que vous croyez, baron, que nous allons la voter, cette loi municipale, avec toutes ses conséquences révolutionnaires ?

*M. Jérôme David.* — Jamais de la vie... par exemple ! Et les traditions impérialistes !... Mais il faut bien dire quelque chose pour faire du libéralisme. Vous-même, relativement à l'amélioration...

*M. Laroche-Joubert.* — C'est juste. Mais osez-vous bien tenir un pareil langage ? Savez-vous que c'est d'un joli toupet, comme on disait jadis aux Tuileries ?

*M. Jérôme David.* — Lorsqu'on a été, comme moi,

chef d'un bureau arabe, on ose tout. Mais, pour conclure, il me faudrait quelque phrase à effet... Ah ! voici... (Voix d'orateur) C'est bien le moins qu'en République les actes soient conformes aux paroles ! (Voix naturelle.) Hein ! est-ce assez réussi ?

*M. Laroche-Joubert.* — Très-réussi. Mais ne craignez-vous pas que l'on tire de votre discours la conséquence que, d'après vous, cette conformité des paroles et des actes, nécessaire en République, est absolument hors de mise sous le régime impérial ?

*M. Jérôme David.* — Oh !... s'il fallait s'arrêter à toutes ces considérations, on ne dirait ni ne ferait jamais rien. Mon discours vous plaît-il ?

*M. Laroche-Joubert.* — Enormément. Vous et moi, nous parlerons, comme nous en sommes convenus, à la prochaine séance.

*M. Jérôme David.* — Entendu... Je propose, pour terminer la soirée, d'aller faire un tour au théâtre du Palais-Royal.

*M. Laroche-Joubert.* — A quoi bon ? Les acteurs ne nous valent pas. M'avez-vous assez amusé avec votre zèle pour les libertés municipales ?

*M. Jérôme David.* — Et vous donc, m'avez-vous assez fait rire avec votre amélioration du sort de la classe laborieuse ? Toujours original et spirituel, ce cher collègue !

*M. Laroche-Joubert.* — Toujours farceur, ce cher baron !

Ils sortent en riant, comme deux augures romains qui viennent de se regarder.

« n'a obtenu que les dernières places ; mais il se chargea bientôt de vous éblouir par la quantité de massacres, de guet-à-pens, d'empoisonnements, de noyades et d'horreurs de tous les genres dont il compte vous offrir le divertissement.

« Bachi-bouzouks, les Napoléons seuls sont dignes de vous, soit par la violence de leurs instincts sanguinaires, soit par la licence absolue qui a toujours caractérisé leurs mœurs. Si vous aviez connu les petits mystères des Tuileries, de Saint-Cloud et de Fontainebleau, sous le règne de Napoléon III, vous auriez pris vos sérails pour des temples élevés à la Virginité.

« D'ailleurs, un lien puissant existe entre Napoléon IV, c'est-à-dire Hahu-Rih I<sup>er</sup> et le monde musulman tout entier. Sachez, Bachi-bouzouks, que l'auguste mère du jeune Hahu-Rih n'a pas dédaigné d'accepter l'hospitalité particulièrement égyptienne que lui offrit le Khédive, lors de l'inauguration du canal de Suez, avec un sans-façon qui lui eût certainement concilié toutes vos sympathies : si elle fût restée seulement quinze jours de plus, elle fumait le narghilé avec lui et elle troquait la noble couronne des Guzmans contre le diadème de Cléopâtre... ou le turban de Madame Angot. »

« Je ne doute pas que ce morceau n'enlève l'armée, et qu'immédiatement notre cher Loulou ne soit appelé à ceindre le sabre d'Osman à la mosquée d'Eyoum.

« Cléopâtre souffrira peut-être de voir le fils, dans lequel elle a placé ses dernières affections, livré de si bonne heure à tous les dangers que présente l'étiquette du pays, mais Fleury sera là pour guider ses pas inexpérimentés sur les moelleux tapis de la vie orientale : nous le nommerons *chef des Jeunes Filles*.

« Quant à vous, Madame, après avoir vu à vos genoux tout ce que l'armée française et les grands corps de tous les Etats compte de plus distingué, vous pourrez tout à votre aise pleurer l'époux chéri que nous regrettons tous, sous le voile attrayant d'une fougueuse Validé.

« Après avoir été Impératrice, vous deviendrez Sultane; vous serez la Providence des Ulémas et vous coulerez vos jours dans la paix mystérieuse, dans le silence embaumé du sérail...

« Je dois vous avouer, Madame, qu'au temps même de vos plus honnêtes splendeurs, je n'ai jamais rien rêvé de mieux pour votre radieuse maturité et je m'estimerai trop heureux si, à l'ombre du trône d'Hahu-Rih I<sup>er</sup>, je puis, dans les modestes fonctions de grand-vizir, retrouver au moins... un bâton... de vicillesse, puisque j'ai perdu l'autre!

« Comptez toujours sur l'inébranlable fidélité de votre dévoué,

« BAZAINE (Iscariote). »

Mon cher Guignol, tel est le plan Bazaine, qui traverse en ce moment les terres et les mers dans la poche du sieur Regnier. Si vous rencontrez cet individu sous les ombrages de Bellecour, je vous engage fort à l'arrêter.

Agréez... etc...

Pour copie conforme :

CLAQUE-POSSE.

## PENSÉES D'UN VIEUX DE LA CHARITÉ

Si laide qu'elle soit, une femme a toujours son heure de beauté; c'est le moment où elle a pu se croire aimée.

Les exploits de la réaction sont comme les médailles: ils ont aussi leurs revers.

Depuis que M. Ferry (Jules) a commis sa boulette à propos de la loi municipale, dont il est rapporteur, on dit de lui qu'il n'est plus connu sous de bons rapports.

Si c'est pour savoir quel est celui d'entre eux qui vole le plus et le mieux, qu'on lâche des centaines de pigeons; on devrait leur adjoindre certains personnages : ce n'est pas un pigeon qui aurait le prix.

PÈRE COQUARD.



## CORS ET MUNETTES

### AU VAISSEAU LE SAINT-LAURENT

Que les vents et les flots te soient doux et propices,  
Vaisseau qui loin de nous emportes nos amis !  
Tu t'éloignes du port sous les meilleurs auspices,  
Car la France elle-même à ta garde a commis  
Ses enfants qu'elle envoie à la jeune Amérique,  
Pour parler d'avenir et de fraternité,  
Et cimenter encor l'alliance historique,  
A qui le Nouveau-Monde a dû sa liberté.

O Saint-Laurent, bondis dans les flots avec joie !  
Lève l'ancre ; tu vas prendre la haute mer.  
En panache ondoyant, que ta machine envoie  
De la fumée au ciel ! Marche rapide et fier !  
Car tu portes, non pas César et sa fortune,  
Tu portes mieux encore : une grande Cité  
Chez une autre Cité se rendant. Or chacune,  
Etant d'un pays libre, est une Majesté.

Reçois nos délégués; porte les à ces fêtes,  
De l'art et du travail pacifiques tournois.  
O vaisseau, garde toi des écueils, des tempêtes !  
Nous t'avons confié nos frères; tu nous dois  
La meilleure moitié de nous-mêmes. Evite  
Tout péril et conduis au sol américain  
Ceux qui sont de la France et l'honneur et l'élite...  
Lyon laborieux, Lyon républicain !

CADET.

1<sup>er</sup> juillet 1876, jour du départ des délégués lyonnais  
à l'Exposition de Philadelphie.

## GANDOISES DE LA SEMAINE

C'est assurément à n'y pas croire, et pourtant, il paraît que c'est vrai.

M. le Préfet-Maire vient d'annoncer au peuple qu'il a cassé la tire-lire municipale et qu'elle renfermait dans ses flancs la modeste somme de 3,224,314 francs 34 c. Vous lisez bien : Trois millions deux cent vingt-quatre mille trois cent quatorze francs trente-quatre centimes.

Ainsi donc, voilà des Conseillers municipaux qui, au lieu de faire des emprunts et de contracter des dettes, réalisent des économies.

Eh bien, alors, et la tradition que devient-elle? On perd donc les bonnes habitudes? On va donc administrer en bon père de famille, au lieu de gobichonner en fils de famille?

C'est la fin du monde.

Et dire que ces Conseillers élus ne profitent pas d'une si belle occasion pour s'allouer des appointements, comme faisaient les Commissionnaires impériaux. C'est ridicule; je dirai plus, c'est honteux. Nous tournons à la petite ville; nous ne faisons plus grand.

Une administration qui, tout payé, même ce qu'on lui a mis sur le dos pour le compte des autres, a de l'argent en caisse! si ça ne fait pas pitié. J'en rougis pour mon pays.

Comme on ne sait pas où une pareille manière de faire peut nous mener, je demande la dissolution du Conseil municipal.

Voici du nouveau et du curieux : un homme à trois têtes. Non pas un homme en cire ou en bois, mais vivant, bien vivant; il n'a pas de jambes, c'est vrai, ce qui ne l'empêche pas de faire son chemin dans le monde, qu'il parcourt à la grande joie des savants et des amateurs de monstrosités merveilleuses.

Les trois têtes parlent et chantent à la fois ou séparément : c'est raide.

On ne dit pas si elles sont dans le même bonnet.

Vous imaginez-vous un tel individu dans une assemblée délibérante : l'une des têtes lâche une interruption quelconque, le président ne sait laquelle des trois rap-

peler à l'ordre. C'est dans le clan bonapartiste qu'on serait jaloux.

Je n'ai pas vu le phénomène qui s'étale à la vogue des Brotteaux, je ne l'ai pas entendu faire son boniment, j'ignore donc s'il a de l'esprit, mais on peut dire de lui ce que l'on ne saurait dire de bien des gens : il ne manque pas de tête.

Parlons de la cavalcade qui doit avoir lieu prochainement, et dont l'organisation occupe bien des jeunes têtes.

Jusqu'à présent le public ne sait ni quelle époque, ni quel fait sont choisis.

De ceci, je ne m'inquiète guère. Pourvu qu'on ne reproduise pas l'entrée de Napoléon III ou de sa femme et de son bébé dans notre ville; ou le passage d'un membre quelconque de la famille à Lyon, je suis satisfait.

Qu'importe qu'on montre à la génération actuelle le tableau embelli des splendeurs de la cour de Charlemagne ou de François I<sup>er</sup>; qu'on étale même à nos yeux les grandeurs de l'immense Louis XIV — les filles ne manquent pas à Bellecour pour représenter les préférées du mari de la veuve Scarron — tout cela m'est indifférent.

Ça vous amuse de cavalcader, jeunes gens? cavalez!

Vous attirerez beaucoup d'étrangers à Lyon, ce qui est une excellente chose; et, le produit de cette cavalcade étant destiné à soulager les pauvres, vous êtes assurés du bienveillant concours de tous.

Qui est-ce qui a assisté ou plutôt qui n'a pas assisté à la fête de nuit de dimanche? ça n'a pas manqué de chic, mais ça manquait de chaises : nous avons vu un col-cassé en payer une cinq francs, et la mettre au service d'une grue. — Quel est le bourgeois qui en eût fait autant pour sa légitime?

L'ex-gardeuse de dindons, en attendant son siège, s'était tout simplement assise à terre; ça lui rappelait si bien son ancienne position dans les champs, qu'elle voulait y rester.

Il a fallu pour qu'elle se remit sur ses jambes qu'on la menaçât de l'intervention de l'aéronaute qui se proposait, pour débarrasser la place, de lui enlever le ballon.

GNAFRON.

## PREDICTIONS POUR LA SEMAINE PROCHAINE

La chambre basse devant être close sous peu, son Dangeau n'attendra pas la dernière séance pour écrire l'histoire de la session : elle entrera tout entière dans trois mots : Rien! rien! rien!

Pour répondre aux sollicitations prolongées des Lyonnais, Hercule, se souvenant de la façon dont il a nettoyé les étables d'Augias, viendra donner un coup de main pour assainir certains bureaux de la place des Terreaux.

On sera tout étonné d'apprendre que l'intervention d'Hercule est devenue inutile : le grand chef des employés à balayer n'attendait que la fin de la coupe des foins pour les envoyer paître.

PICK-NICK.

## ÉQUEVILLES

Nous ne disons ni oui ni non quand la chose s'est passée; qu'il suffise de savoir qu'elle est vraie.

« Il y avait une maîtresse de pension dont une des plus grandes pensionnaires avait éprouvé un malheur.... à qui il était arrivé.... un accident; et, elle disait à tout le monde : c'est une affaire tellement grave.... tellement embarrassante.... que j'aimerais mieux qu'elle me fût arrivée à moi-même!.... »

En république il ne doit pas y avoir de sceau de titres, mais il y aura toujours les titres des sots.

TROMPETTE.

Le Gérant, THEULE.